

Pendant ces longs mois, Mangin fit preuve d'une activité prodigieuse. Son étoile d'ailleurs le protégeait. Par deux fois, les obus semèrent la mort autour de lui : tous tombaient, il était invulnérable. Nivelles et lui sortirent de la fournaise auréolés de gloire.

Le résultat de l'engouement national est bien connu. L'opinion était fatiguée de la prudence temporisatrice de Joffre. On le mit à pied et on confia à Nivelles le commandement suprême. Mangin suivit son ami dans les honneurs et prit la direction de la principale armée d'offensive.

Hélas ! l'opinion est une maîtresse volage qui renverse volontiers ses idoles. La bataille des Dames fut la cause de la chute de Nivelles.

Chacun connaît ou plutôt personne ne connaît l'affaire du Chemin des Dames. Voici les faits résumés en quelques lignes. Il avait été décidé que les Alliés Anglo-Français commenceraient de bonne heure, au printemps de 1917, une offensive décisive. Fidèles au plan, les Anglais prirent l'initiative et livrèrent en mars et avril, une série de batailles heureuses, enlevant à l'ennemi des centaines de canons et des milliers de prisonniers. Le tour des Français arriva vers le milieu d'avril. Les armées des généraux Mangin et Masel s'engagèrent avec une telle violence qu'elles pénétrèrent dans les lignes ennemies en certains points, jusqu'à une profondeur de 50 kil. et s'emparèrent d'un territoire de plus de 2000 kil. carrés prenant les canons par centaines et faisant 55,000 prisonniers. Le 19 avril, l'Etat major allemand découragé donna l'ordre de préparer immédiatement la retraite sur la Meuse et renvoya trois commandants en disgrâce à Berlin.

Or précisément au moment où la victoire se décidait ainsi en notre faveur, le ministre de la guerre M. Painlevé télégraphia de son côté au général Nivelles l'ordre d'arrêter l'offensive.

Vainement les Anglais adjurèrent le ministre de poursuivre l'attaque, vainement le ministère britannique se transporta à Paris dans ce but, vainement Lloyd George affirma que les Allemands étaient épuisés, qu'ils avaient eu 40 divisions hors de combat, M. Painlevé demeura inflexible. Bien plus, le 7 juillet, il annonça à la Chambre que "dorénavant les armées françaises n'envisageraient plus que des objectifs limités."

Qu'était-il donc arrivé qui motivât une aussi singulière décision ? Voici : Dès le 16 avril, une douzaine de députés et de sénateurs qui se trouvaient dans le village Micheler, pris à la vue de l'épouvantable bataille d'une panique folle, se mirent à télégraphier au gouvernement que l'armée périssait et qu'il fallait à tout prix arrêter l'offensive.

Le bruit courut que nos pertes s'étaient élevées à 150,000 hommes. Le Secrétaire d'Etat au Service de Santé, M. Justin Godart, avoua 25,000 morts et 95,000 blessés. En réalité, après l'enquête faite, le chiffre se réduisit à 15,000 morts et 54,000 blessés, pour une période de neuf jours de combats.

Certes ces pertes étaient considérables, mais les résultats obtenus et ceux plus avantageux qu'on allait obtenir les justifiaient amplement. La folie des radicaux et surtout des socialistes interrompit nos progrès. Ils exigèrent la comparution devant un conseil de guerre du général Mangin qu'ils traitaient de *boucher* et de *broyeur de noirs* ; ils parlèrent de le faire fusiller.

Comme toujours, le gouvernement prit peur. Nivelles fut cassé et remplacé par le général Pétain, 15 mai. Quant à Mangin, il fut éloigné de l'armée et même de Paris, comme un pestiféré. Vainement fut-il exonéré de tout blâme par le Conseil de guerre ; on le maintint en quarantaine pendant plus de huit mois.

Il était réservé à Clémenceau et à Foch de réhabiliter notre héros en le rappelant sur le front.

Lorsque Mangin reparut sur le front, au printemps de 1918, l'état de nos affaires était critique ; et jamais depuis l'automne de 1914, Paris n'avait été si menacé. La première victoire qui ranima nos esprits abattus fut gagnée par le général Mangin. Le 9 juin, l'ennemi reprenait sa marche, interrompue depuis huit jours dans la direction de Compiègne et de Paris. Le 10, Mangin se jette sur lui ; le 11, il remporte à Courcelles et sur le plateau de Mery des succès éclatants. La garde prussienne fut écrasée ; Compiègne, Paris étaient sauvés.

Un mois s'écoula. Les Allemands tentèrent une suprême offensive dans la direction de Reims qu'ils cherchèrent à envelopper. Mal leur en prit. Tandis qu'une de leurs armées se faisait écraser à l'est par les canons de Gouraud, l'autre, à l'ouest, en apparence plus heu-